

Journée organisée avec le concours de  
l'équipe d'accueil Sens Texte Informatique Histoire  
l'UMR 7320 Bases Corpus Langages et  
Sorbonne Université



# Psycholinguistique et figures de construction

JOURNÉE D'ÉTUDE

22 novembre 2019

Salle des actes - Sorbonne

# Programme

**9h-10h** Accueil et café

**10h-11h** *Présentation*

**L'approche psycholinguistique des figures de construction**

Marie-Albane Watine (UCA, CNRS, BCL) et Antoine Gautier (Sorbonne Univ., STIH / HTL)

**11h-12h** **Conférence inaugurale**

**Corrélatés cérébraux des compositions syntaxiques et sémantiques**

Christophe Pallier (INSERM-CEA Cognitive Neuroimaging Lab, Neurospin)

**12h-12h30** **Modèles psycholinguistiques pour l'approche des figures en discours improvisé**

Pauline Bruley (Université Angers)

**12h30-14h** Déjeuner

**14h-14h30** **L'impact des figures de construction syntaxiques dans *La Route des Flandres***

Ilias Yocaris (LIRCES, UCA)

**14h30-15h** **Modéliser (mathématiquement) en sciences du langage est utile (et bien sérieux) ?**

Cyril Perret (CERCA, Poitiers)

**15h30-16h** **Que peut nous apprendre l'écriture enregistrée en temps réel au sujet des figures de construction ?**

Thierry Olive (CERCA, Poitiers) et Georgeta Cislaru (CLESTHIA, Sorbonne Nouvelle)

**16h** **Table ronde**

**Accès :** La Salle des Actes est accessible directement par le 54, rue Saint-Jacques 75005 PARIS.

# RÉSUMÉS

## Modèles psycholinguistiques pour l'approche des figures en discours improvisé

Pauline BRULEY (Université d'Angers)

### 1. Hypothèse sur le rôle de l'amorçage dans la productivité rhétorique de l'hypozeux

Il est fécond de voir quels éclairages les observations de la psycholinguistique et de la neurolinguistique peuvent venir apporter *a posteriori* sur les enseignements et pratiques rhétoriques (ou, dans un sens plus large, de culture rhétorique). On propose de poser la question suivante, qui relaiera une idée communément admise : réputée favoriser la réception des discours<sup>1</sup>, l'hypozeux constitue-t-elle dans une perspective psycholinguistique un moteur de production du langage, efficace pour le locuteur ? L'aisance cognitive apportée par l'amorçage syntaxique (*priming*) viendrait ainsi confirmer naturellement l'efficacité rhétorique, en production, du parallélisme de construction. D'un point de vue stylistique, les figures de construction sont déjà présentées comme dynamiques, « leur saillance mobilis[ant] des procédures de rappel et d'anticipation sur l'enchaînement des énoncés » (Bonhomme, 2014 : 62). Le parallélisme notamment est une figure de « l'ordre », comme aussi de la sériation ou de la hiérarchisation des idées rendue sensible sur l'axe syntagmatique par des reprises marquées. On voudrait confirmer d'un point de vue cognitif cette efficacité de l'hypozeux en explicitant ce que cette figure doit à la dynamique processuelle de l'amorçage, et ce à plusieurs niveaux (syntaxique, morphosyntaxique, prosodique, et lexico-sémantique). Défini largement comme une « propriété d'une unité linguistique de créer une attente d'enchaînement syntagmatique immédiat ou, parfois, décalé, sans préjuger de la forme lexicale ou du contenu conceptuel choisi pour ce faire » (Cislaru et Olive, 2018 : 259), l'amorçage peut aussi être considéré avec une focale plus resserrée comme relevant d'un phénomène de persistance syntaxique (Poletti, 2012<sup>2</sup>), potentiellement impliqué par les conditions du stockage des lemmes. Il convient de souligner ce que cette dynamique de l'amorçage peut nous dire de la fécondité de la figure rhétorique : elle participe puissamment à la textualisation.

### 2. Corpus : deux cours improvisés de Bergson

Or cette productivité langagière peut s'observer dans la dynamique d'un discours oral qui se construit en se planifiant et se formulant parallèlement, au fur et à mesure, selon de grandes exigences de cohérence et d'intelligibilité. L'improvisation telle qu'elle fut pratiquée par Bergson au Collège de France constitue l'une de ces « situations plus formelles de discours qui impliquent des processus exigeants en termes de ressources » (Olive, 2002 : 133). Le texte<sup>3</sup>, sténographié à partir des interventions faites sans notes, offre un témoignage des habitudes langagières d'un penseur formé au XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit donc de rhétorique au sens large. En effet, l'enseignement du philosophe n'est pas oratoire, et la forme périodique se met au service avant tout de l'organisation et du dynamisme de la formulation, à partir d'un modèle mental qui n'engage pas les recherches concomitantes de Bergson<sup>4</sup>. Le philosophe domine une matière familière (l'idée de temps), qu'il clarifie *ex tempore* à l'intention de ses auditeurs. Les reprises de lexèmes et de structures syntaxiques (avec leurs potentialités prosodiques) ont un enjeu sémantique figural. Ces réduplications, anaphores et hypozeux viennent formaliser la réflexion à voix haute que mène alors Bergson sur la composition et la décomposition du mouvement, et les obstacles que représente cette spatialisation linéaire, pratiquée *de facto* dans la linéarisation langagière. Cette critique en acte de la formalisation empêche de considérer les figures de constructions qui structurent cette expression philosophique comme des formes superficielles, ou des figures « molles » (Salvan, 2013 : 45).

<sup>1</sup> L'hypozeux peut au contraire travailler en profondeur le discours « en affectant son fonctionnement logique » (M. Vallespir, « Figure(s) et mise en crise du discours philosophique : l'exemple de l'hypozeux dans *Corpus* de Jean-Luc Nancy », *Figures du discours et contextualisation*, mis en ligne le 26 septembre 2014. URL : <http://revel.unice.fr/symposia/figuresetcontextualisation/index.html?id=1570>) Dans le cas de notre travail, l'enseignement de Bergson profite au contraire des avantages didactiques du parallélisme, et ce d'autant plus qu'il expose (2<sup>ème</sup> leçon) les modalités de description langagière, qui est selon lui radicalement hétérogène à ce qu'est la réalité philosophique.

<sup>2</sup> Voir aussi Pallier, 2016 : 223 (« Pour tenter de localiser les aires impliquées dans le calcul ou l'encodage de représentations syntaxiques, les neurolinguistes ont adapté un paradigme importé de la psycholinguistique : l'amorçage syntaxique. Cette technique consiste à faire utiliser aux sujets répétitivement la même construction syntaxique puis observer si le traitement des phrases en est facilité [...] »). Les effets de ces amorçages « émergent » quand les sujets effectuent une tâche sur les phrases (bien plus que dans le cas d'écoute « passive » des phrases) (*ibid.*, p. 224).

<sup>3</sup> Un tel corpus ne permet donc pas de travailler sur la segmentation et les pauses afin de configurer des hypothèses sur les unités en production, qui sont cependant contraintes par la fluence à l'oral.

<sup>4</sup> Comme l'explique Frédéric Worms, il ne s'agit pas d'une improvisation à fonction heuristique (Worms, 2014).

### 3. Niveaux d'activation et d'intégration des parallélismes et des activations connexes de la figure

C'est sur cette archive de deux cours de Bergson que l'on propose d'examiner la production du discours en combinant approches rhétorique et psycholinguistique. Ce phénomène de reprise implique une planification à plusieurs niveaux : depuis la linéarisation du modèle mental (*inventio, dispositio* dans l'objectif global de textualisation), jusqu'à l'instant de l'articulation. On s'intéressera particulièrement à la façon dont l'*elocutio* manifeste en surface le travail d'anticipation et d'intégration dans la reprise de patrons syntaxiques impliquant des « opérateurs textuels » (Cislaru et Olive, 2018 : 148<sup>5</sup>) et fréquemment des répétitions de lexies, mais aussi un modelage prosodique en continu<sup>6</sup>. D'un point de vue neurolinguistique, l'*elocutio* rhétorique recoupe l'activation des *lemmas* (étape fonctionnelle) puis l'encodage syntaxique (étape positionnelle) parallèle au traitement phonologique. Il demeure difficile de déterminer le mode d'intégration du traitement prosodique. Si l'on s'intéresse à la structuration des *lemmas*, il est intéressant de noter que les parallélismes sont souvent soutenus par des reprises de lexèmes noyaux de syntagmes (en anaphore, avec des ellipses) et parfois thématiques dans des structures pseudo-clivées, identifiantes, ce qui tend à déplier les arborescences lexico-sémantiques liées aux *lemmas*. Par exemple : « [...] je n'aurais plus affaire à des éléments, à des lettres que je composerais ensemble pour former les sons, je n'aurais pas des lettres et des lettres et des syllabes, des mots et des mots, non, je commencerais probablement par des phrases, j'aurais dans l'esprit, ou plutôt dans l'oreille, comme cette musique, ou plutôt cette mélodie qui est la prononciation, le parler anglais, et puis alors, de l'ensemble, je passerais au détail ; des phrases j'arriverais aux mots, des mots aux syllabes, des syllabes aux lettres ; tout cela existe bien dans l'ensemble, mais y est en quelque sorte noyé, et ce qui est donné dans cette prononciation, c'est le tout, c'est l'ensemble, je le répète, c'est une certaine musique. » (Bergson, 2016 [1902], 18-19) Sur le plan syntaxique, on peut se demander dans quelle mesure la phase « positionnelle » n'est pas seulement déterminée par l'activation des *lemmas*, dans un contexte d'amorçage. Le matériel figural rhétorique semblerait dès lors s'inscrire dans un *continuum* entre structures syntaxiques, patrons déterminés par des *lemmas*, tours relevant de différents degrés de préconstruction, et configuration prosodique. D'autant plus que les schèmes que sont les figures de constructions, en fonctionnant par amorçage, composent en quelque sorte des patrons lexico-syntaxiques *ad hoc* où se ressourcent sans cesse l'avancée du discours. Le caractère intégrant (et incrémental, textualisant, « relationnel » (Cislaru et Olive, 2018) des figures de construction pourrait trouver un éclairage dans la description du travail d'unification<sup>7</sup>, des circuits à l'œuvre en parallèle.

En retour, tout en réfléchissant à ce que peut apporter l'analyse psycholinguistique à l'analyse rhétorique de l'hypozygote, on espère ainsi contribuer à l'évaluation du rôle cognitif de cette figure — élément représentatif de la matrice rhétorique telle qu'elle persistait pour un locuteur d'il y a plus d'un siècle.

### Bibliographie

#### Corpus :

BERGSON, Henri, *Histoire de l'idée de temps. Cours au Collège de France, 1902-1903*, édition établie, présentée et annotée par Camille Riquier, Paris, PUF, 2016 : 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> leçons (séances des 5 et 12 décembre 1902, p. 17-52)

#### Références bibliographiques :

ALARIO, François-Xavier, COSTA, Albert, FERREIRA, Victor S., et PICKERING, Martin J., *Language production*, special issue of *Language and Cognitive Processes*, Psychology Press, Hove, East Sussex, Taylor & Francis Group, 2006

En particulier :

ALARIO, François-Xavier, et al., « Architectures, representations and processes of language production », p. 777-789;

BRANIGAN, Holly P. et al., « The role of local and global syntactic structure in language production : Evidence of structural priming », p. 974-1010 ;

FERREIRA, Victor S. et BOCK, Kathryn, « The function of structural priming », p. 1011-1029]

BLANCHE-BENVENISTE, Claire, BILGER, M., ROUGET, Chr., VAN DEN EYNDE, K., *Le Français parlé. Études grammaticales*, éditions du CNRS, 1990

BLANCHE-BENVENISTE, Claire, « La naissance des syntagmes », *Le Sens et la mesure. De la pragmatique à la métrique, hommages à Benoît de Cornulier*, textes réunis et édités par Jean-Louis Aroui, Paris, Honoré Champion, 2003

BONHOMME, Marc, *Pragmatique des figures du discours* [2005], Paris, Honoré Champion, 2014

CISLARU, Georgetta et OLIVE, Thierry, « Segments répétés, jets textuels et autres routines. Quel niveau de pré-construction ? », *Corpus*, 17/2017 *Segments phraséologiques et séquences textuelles : méthodologie et caractérisation* [<https://journals.openedition.org/corpus/2846>]

<sup>5</sup> Connecteurs, adverbiaux cadratifs.

<sup>6</sup> Certaines limites que notre corpus pose à l'observation apparaissent en effet clairement : l'impossibilité de localiser les pauses effectivement faites par le locuteur (l'enregistrement de la voix de Bergson peut donner une idée intéressante de la façon dont il prononce des périodes philosophiques en lisant le début du *Rire* en 1936, mais trente-quatre ans plus tard, et il s'agit de la prononciation d'un texte écrit (archives de l'INA, Musée de la Parole et du Geste, cote BnF : NUMAV-1110222).

<sup>7</sup> Pallier, 2016 : 226, et cours 4 et 5 de Stanislas Dehaene au Collège de France, *Représentations cérébrales des structures linguistiques*, 2016 (en ligne), sur le modèle *Memory Unification Contrôle*.

- CISLARU, Georgetta et OLIVE, Thierry, *Le Processus de textualisation. Analyse des unités linguistiques de performance écrite*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2018
- DEHAENE, Stanislas, *Apprendre ! Les talents du cerveau, le défi des machines*, Paris, Odile Jacob, 2018.
- DEHAENE, Stanislas, « Représentations cérébrales des structures linguistiques », Cours au Collège de France, 2015-2016 [https://www.college-de-france.fr/site/stanislas-dehaene/course-2016-01-05-09h30.htm]
- FAYOL, Michel, *Des idées au texte. Psychologie cognitive de la production verbale, orale et écrite*, Paris, PUF, coll. « Le psychologue », 1997.
- GAUTIER, Antoine, *Unité et discontinuité : une approche épistémologique et systématique de la phrase*, thèse soutenue le 20 novembre 2006 à l'université Paris IV-Sorbonne.
- HOUDÉ, Olivier, *Le Cerveau et les apprentissages*, Paris, Nathan, coll. « Les repères pédagogiques », 2018
- En particulier :
- FAYOL, Michel, « Écrire », p. 69-88 ;
- GUILLERY-GIRARD, Bérengère et Eustache, Francis, « La mémoire », p. 157-179 ;
- BORST (Grégoire), « Les fonctions exécutives », p. 183-199]
- FAYOL, Michel (dir.), *Production du langage*, Hermès sciences, Paris, Lavoisier, 2002
- En particulier :
- FERRAND, Ludovic, « Les modèles de production de la parole » ;
- LEUWERS, Christel, « La production de phrases » ;
- ROBERT, Stéphane, « Modèles linguistiques de production » ;
- OLIVE, Thierry, « La gestion en mode réel de la production verbale », p. 129-145.]
- LAVIGNE Frédéric, LONGRÉE Dominique, MAYAFFRE Damon, MELLET Sylvie, « Semantic integration by pattern priming : experiment and cortical network model », *Cognitive neurodynamics* 10, 2016, 513-533.
- LOISEAU, Sylvain, « Les différentes formes de la fréquence textuelle : proposition d'inventaire », *Langages*, 197, 2015, p. 1-17
- PALLIER, Christophe, DEVAUCHELLE, Anne-Dominique, et DEHAENE, Stanislas, « Cortical representation of the constituent structure of sentences », *Proceedings of the National Academy of Sciences, USA*, 2017. [https://www.pnas.org/content/pnas/early/2017/04/11/1701590114.full.pdf]
- PINTO, Serge et SATO, Marc (dir.), *Traité de neurolinguistique. Du cerveau au langage*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2016
- En particulier :
- D'IMPERIO, Maria Paola, DITTINGER Eva et BESSON, Mireille, « Prosodie et intonation : notions de base et données neuro-psycholinguistiques », p. 133-145 ;
- PALLIER, Christophe, et FABRE, Muriel, « Bases cérébrales des processus syntaxiques », p. 219-228
- POLETTI, Margot, LE BIGOT, Ludovic, et RIGALLEAU, François, « Les intérêts théoriques de l'amorçage syntaxique », *L'Année psychologique*, vol. vol. 112, n° 2, 2012, p. 247-275.
- SALVAN, Geneviève, « Les figures de construction à la lumière de l'énonciation », *L'Information grammaticale*, 137, mars 2013, p. 43-49.
- SEGUI, Juan, et FERRAND, Ludovic, *Leçons de parole*, Paris, Odile Jacob, 2000
- WAQUET, Françoise, *Parler comme un livre. L'oralité et le savoir (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 2003.
- WATINE, Marie-Albane, « Prévisibilité syntaxique et style parlé chez Céline », *Le Style découpeur de réel*, Laurence Bougault et Laure Himy-Piéri (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 303-313.
- WORMS (Frédéric), « Bergson professeur et la philosophie de Bergson : une différence de nature », *Bergson professeur, Actes du colloque international organisé par Alain Panero, Sylvain Matton et Mireille Delbraccio*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 2014, p. 17-30.

## L'impact des figures de construction syntaxiques dans *La Route des Flandres*

Ilias Yocaris (Université Côte d'Azur / LIRCES (EA 3159))

À n'en point douter, les figures de construction syntaxiques jouent un rôle décisif dans *La Route des Flandres* de Claude Simon (1960) : elles constituent une composante *sine qua non* du récit simonien en raison de la complexité ostentatoire de sa construction phrastique, qui a déjà donné lieu à des études très poussées (cf. notamment Rannoux 1997, Zemmour 2008, Gollut & Zufferey 2013, Badiou-Monferran 2019). Loin d'être de simples bizarreries formelles, comme le croient aujourd'hui encore certains critiques littéraires, celles qui sont privilégiées par Simon (constructions louches, hyperbates, *apo koinou*, mises en facteur...) constituent autant de « pics fonctionnels » (Bonhomme 2005 : 200) permettant de cristalliser verbalement des complexes référentiels qui eussent été impossibles à représenter par le biais de la langue et de la syntaxe « ordinaires ». D'où vient leur intérêt ?

Comme on l'a expliqué ailleurs (cf. notamment Yocaris 2006), Simon tente en les utilisant de dépasser l'ordre syntaxique linéaire et univoque qui prévaut dans les récits romanesques « classiques » du XIX<sup>e</sup> siècle. Censément immuable,

cet ordre est référentiellement et conceptuellement inadapté à ses yeux pour restituer la complexité, l'indétermination et l'ambivalence d'un monde entièrement gouverné par le hasard et irréductible désormais aux catégorisations ontologiques héritées du rationalisme des Lumières : les héros simoniens évoluent ainsi dans un univers qui n'est plus intégralement régi par une causalité déterministe linéaire et univoque<sup>1</sup> et ne saurait en aucun cas faire l'objet d'un découpage en entités « claires et distinctes »<sup>2</sup> (cf. Yocaris 2018). Le recours aux figures de construction non linéaires observables dans *La Route des Flandres* constitue donc la manifestation stylisée d'une véritable prise de conscience philosophique, Simon mettant en œuvre pour tout dire « une syntaxe de l'indétermination référentielle » (Zemmour 2008 : 106). Je me propose de les analyser comme l'expression d'un « style de pensée » (cf. Crombie 1994) qui lui est personnel, et qui repose essentiellement (cf. Evans 1988) sur le concept d'articulation transgressive, constitutivement lié à une poétique de l'indétermination. Un tel angle d'approche permet de montrer que la signification des figures de style observables dans un texte littéraire, quel qu'il soit, découle en fait d'une série d'interactions discursives parfois très complexes, susceptibles d'impliquer à la fois « l'environnement phrastique, textuel, interdiscursif, contextuel, communicationnel au sein duquel l'actualisation produit le sens enregistré » (Siblot 2007 : 37-38). Or, les acquis de la psycholinguistique permettent d'affiner considérablement la description de ces interactions : d'une part ils mettent mieux en évidence leur complexité, d'autre part ils font ressortir le point d'articulation entre la réception des figures de construction par le lecteur et la stratégie discursive de l'auteur qui les met en œuvre.

Ainsi, les constructions louches produisent des effets d'hybridation de toutes sortes : elles transforment (cf. Lanceraux 1973) le texte en un labyrinthe narratif où le lecteur se trouve égaré tout comme Georges (le protagoniste de *La Route des Flandres*) dans la campagne ; elles créent également des effets de dé-hiérarchisation discursive qui sont la marque d'un anarchisme conceptualisé (cf. Simon 1962) et d'un perspectivisme syntaxique très frappant (cf. Yocaris 2006, Yocaris & Zemmour 2010) ; elles permettent enfin d'intriquer des points de vue narratifs mutuellement incompatibles, transposant ainsi sur le plan littéraire les techniques picturales cubistes (cf. Simon 1975 : 413-414, Yocaris & Zemmour 2013). Tout cela vient du fait qu'elles génèrent des « zone[s] temporellement indéci[s] » (Watine 2019) : en vertu des principes d'interprétation non différée (*immediacy assumption*) et de récence (*recency preference*), elles amènent le lecteur à procéder à une première analyse syntaxique du pattern phrastique, puis, quand celle-ci s'avère non pertinente, à une réanalyse qui impose finalement un deuxième pattern sans que le premier ait entièrement disparu de sa mémoire de travail pour autant (cf. Cordier & Rigalleau 2006 : 218, Gautier, Barbet & Perret 2014 : 239-240, Watine 2019).

Les hyperbates, quant à eux, engendrent des effets très visibles de « syntagmatisation du paradigmatique » (Zemmour 2008 : 120), dans la mesure où ils sont la source d'embranchements discursifs qui orientent la phrase « vers un patron d'imprévisibilité » (Watine 2014 : 311) ; en même temps, ils créent des connexions syntaxiques à distance qui accentuent la dimension holistique du texte simonien et miment le travail de la mémoire. L'approche psycholinguistique montre par ailleurs qu'ils miment très efficacement l'égarement de Georges, en générant un effet de clôture (*wrap-up effect*) : en vertu de cet effet, la phrase qui constitue le support de la rallonge hyperbatique n'est pas représentée telle quelle dans la mémoire de travail du lecteur mais restituée globalement ; dès lors (cf. Gautier, Barbet & Perret 2014 : 241-242), il devient plus difficile de rattacher la rallonge à un constituant syntaxique du support en particulier, d'où une impression de flou et de désorientation qui entre en résonance avec le ressenti de Georges.

Les *apo koinou*, enfin, illustrent mieux encore que les constructions louches les principes d'interprétation non différée et de récence : en effet, ils sont à l'origine de « zone[s] amphibologique[s] » (Ricardou 1978 : 213) au sein desquelles il est absolument impossible de trancher entre la première analyse effectuée par le lecteur au vu de leur cotexte gauche et la réanalyse effectuée dans un deuxième temps en fonction de leur cotexte droit. De ce fait, ils sont la manifestation par ex-

<sup>1</sup> « Car, me dit-il [Montès], ce fut ainsi que cela se passa, en tout cas ce fut cela qu'il vécut, lui : cette incohérence, cette juxtaposition brutale, apparemment absurde, de sensations, de visages, de paroles, d'actes. Comme un récit, des phrases, dont la syntaxe, l'agencement ordonné – substantif, verbe, complément – seraient absents. Comme ce que devient n'importe quel article de journal [...] lorsque le regard tombe par hasard sur la feuille déchirée qui a servi à envelopper la botte de poireaux [...], les mots éclatant d'être de nouveau séparés, libérés de la syntaxe, de cette fade ordonnance, ce ciment bouche-trou indifféremment apte à tous usages et que le rédacteur de service verse comme une sauce, une gluante béchamelle [sic] pour relier, coller tant bien que mal ensemble, de façon à les rendre comestibles, les fragments éphémères et disparates de quelque chose d'aussi indigeste qu'une cartouche de dynamite ou une poignée de verre pilé : grâce à quoi (au grammairien, au rédacteur de service et à la philosophie rationaliste) chacun de nous peut avaler tous les matins, en même temps que les tartines de son petit déjeuner, sa lénifiante ration de meurtres, de violences et de folie ordonnés de cause à effet » (V, 174-175).

<sup>2</sup> « [...] [P]lus tard, quand il essaya de raconter ces choses [l'expérience de la débâcle de mai '40], il se rendit compte qu'il avait fabriqué au lieu de l'informe, de l'invertébré, une relation d'événements telle qu'un esprit normal [...] pouvait la constituer après coup, à froid, conformément à un usage établi de sons et de signes convenus, c'est-à-dire suscitant des images à peu près nettes, ordonnées, distinctes les unes des autres, tandis qu'à la vérité cela n'avait ni formes définies, ni noms, ni adjectifs, ni sujets, ni compléments, ni ponctuation (en tout cas pas de points), ni exacte temporalité, ni sens, ni consistance sinon celle, visqueuse, trouble, molle, indéci[s], de ce qui lui parvenait à travers cette cloche de verre plus ou moins transparente sous laquelle il se trouvait enfermé » (A, 286-287).

cellence d'une ontologie axée sur l'indétermination, puisqu'ils engendrent des objets verbaux et, par extension, des configurations référentielles qui s'interpénètrent sans qu'on puisse stabiliser définitivement leurs concours ; en même temps, ils contribuent puissamment à une érotisation du récit simonien, en figurant dans certains passages l'accouplement de Corinne et de Georges (cf. Dällenbach 1988 : 74, Yocaris 2013) ; enfin, à l'instar des hyperbates, ils miment le travail de la mémoire, puisqu'ils permettent de verbaliser très efficacement la « déchosification » des souvenirs qui s'enchevêtrent dans l'esprit de Georges.

Au total, l'apport conceptuel d'une telle analyse du texte simonien pourrait s'avérer conséquent, et ce pour trois raisons. Tout d'abord, elle confirme sans discussion que les figures de construction peuvent devenir dans un grand nombre de cas « le support d'une sémiotisation seconde généralement iconique » (Gautier 2014 : 92 ; italiques de Gautier<sup>3</sup>). Ensuite, elle projette un éclairage nouveau sur un grand nombre de phénomènes langagiers liés aux dépendances à longue distance, au traitement syntaxique des ambiguïtés, au rôle de la ponctuation et à la délimitation des grands constituants<sup>4</sup>. Enfin, elle permet de montrer que le fonctionnement des figures de construction dans les textes littéraires hautement stylisés doit faire l'objet d'une approche résolument holistique, et non point réductionniste<sup>5</sup> : en effet, il met en jeu une série de synergies discursives en vertu desquelles la figure n'apparaît plus « comme un procédé artificiel, mais à la limite comme la seule expression adéquate dans le contexte » (Morel 1982 : 58 ; nous soulignons). Pour tout dire, une étude approfondie des figures de construction dans *La Route des Flandres* fait ressortir in fine leur « hyperpertinence contextuelle » (Gaudin-Bordes & Salvan 2013 : 18) : elles ne sont pas de simples écarts sémantico-syntaxiques (comme le voulait la tradition rhétorique), mais doivent au contraire être envisagées comme des assemblages discursifs créés ad hoc afin d'accroître le potentiel investigateur du langage dans un cadre énonciatif donné. En effet, elles « donnent lieu à des formes saillantes où la communication s'opacifie et se cristallise » (Bonhomme 2005 : 31), ce qui permet d'exprimer avantagieusement le vécu historique de l'auteur qui les crée et la vision du monde qui en découle.

## Bibliographie

### Œuvres de Claude Simon :

*Le Vent. Tentative de restitution d'un retable baroque* [V], Paris, Minuit, 1957.

*La Route des Flandres* [RF], Paris, Minuit, coll. « Double », 1984 [1960].

*L'Acacia* [A], Paris, Minuit, 1989.

### Autres références :

BADIOU-MONFERRAN, Claire (2019) : « Complexité syntaxique : les deux régimes, classique et moderne, du diasystème simonien », in Watine, Yocaris & Zemmour (éd.), 2020, à paraître.

BAKHTINE, Mikhaïl (1970) : *La Poétique de Dostoïevski*, trad. du russe par Isabelle Kolitcheff, Paris, Seuil.

BERRENDONNER, Alain (1990) : « Pour une macro-syntaxe », *Travaux de linguistique*, 21, p. 25-36.

BERRENDONNER, Alain (1997) : « Schématisation et topographie imaginaire du discours », in Denis Miéville & Alain Berrendonner (éd.), *Logique, discours et pensée. Mélanges offerts à Jean-Blaise Grize*, Berne, Peter Lang, p. 219-237.

BERRENDONNER, Alain (2002) : « Les deux syntaxes », *Verbum*, XXIV, 1-2, p. 23-36.

BERRENDONNER, Alain & REICHLER-BÉGUELIN, Marie-José (1989) : « Décalages : les niveaux de l'analyse linguistique », *Langue française*, 81, p. 99-125.

BONHOMME, Marc (2005) : *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Champion.

BRES, Jacques et al. dirs (2005) : *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck-Duculot.

CISLARU, Georgeta et al. (éd.) (2007) : *L'Acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.

CORDIER, Françoise & RIGALLEAU François (2006) : « Psychologie du langage », in Daniel Gaonac'h et al. dirs, *Psychologie cognitive et bases neurophysiologiques du fonctionnement cognitif*, Paris, PUF, p. 191-224.

CROMBIE, Alistair C. (1994) : *Styles of Scientific Thinking in the European Tradition : the History of Argument and Explanation Especially in the Mathematical and Biomedical Sciences and Arts*, Londres, Duckworth.

<sup>3</sup> Claude Simon déclare ainsi dans une interview célèbre de 1977 : « [...] toute mon œuvre est construite sur la nature métaphorique de la langue. Je m'étonne qu'aucune étude n'ait souligné ce genre de faits. » (Simon 1977 : 42).

<sup>4</sup> Pour décrire ces phénomènes de façon aussi précise que possible, certains spécialistes de Simon (cf. notamment Zemmour 2008, Yocaris & Zemmour 2010) ont proposé des modèles syntaxiques « alternatifs » par rapport à la phrase traditionnelle, largement inspirés de la macrosyntaxe berrendonnerienne (cf. Berrendonner 1990, 1997, 2002, Berrendonner & Reichler-Béguelin 1989) : il serait sûrement intéressant d'évaluer leur rendement en termes psycholinguistiques.

<sup>5</sup> La dimension holistique des textes simoniens découle du fait que ces derniers sont toujours construits en fonction d'un projet compositionnel d'ensemble, chaque constituant textuel ne pouvant être appréhendé que comme partie intégrante d'un vaste système architectonique dont on ne peut l'isoler : « Dans un tableau, le dessin des moindres détails participe à la composition. [...] [D]ans un texte convenablement composé, il n'y a pas de phrase qui dans ses moindres détails n'ait été écrite en fonction de l'ensemble » (C. Simon, lettre du 8 avril 1979, citée in Sykes 1979 : 189). Il se crée ainsi des effets de « méréomorphisme » (Rastier 2001 : 46), autrement dit de solidarité d'échelle : « [...] l'organisation de l'ensemble des éléments d'un roman ne diffère pas – sauf bien sûr par l'ampleur – de l'organisation des éléments à l'intérieur d'un détail, d'une page ou d'une phrase » (Simon 1972a : 92).

- DÄLLENBACH, Lucien (1988) : *Claude Simon*, Paris, Seuil.
- DELEUZE, Gilles & GUATTARI, Félix (1980) : *Mille plateaux*, Paris, Minuit.
- EVANS, Michael (1988) : *Claude Simon and the transgressions of modern art*, New York, Saint Martin's Press.
- GAUDIN-BORDES, Lucile & Salvan, Geneviève (2013) : « Contextualisation et hyperpertinence figurale », in Salvan (éd.). 2013 : 17-24.
- GAUTIER, Antoine (2012) : « «La pause et l'effet» : hyperbate et segmentation graphique », in Anne-Marie Paillet & Claire Stolz (éd.), *L'Hyperbate. Aux frontières de la phrase*, Paris, PUPS, p. 103-116.
- (2014) : « Quand la phrase se casse la figure. Modélisations psycholinguistiques de l'hyperbate et de l'anacoluthie », in Cécile Barbet dir., *Linguistique et stylistique des figures*, Bruxelles, Peter Lang, p. 77-106.
- GAUTIER, Antoine, BARBET, Cécile & PERRET, Cyril (2014) : « Les ajouts après le point. Données expérimentales », in Antoine Gautier et al. dirs, *ComplémentationS*, Bruxelles, Peter Lang, coll. « Gramm-R / Études de linguistique française », p. 233-254.
- GOLLUT, Jean-Daniel & ZUFFEREY, Joël, « Claude Simon : une dialectique de la référence », *Poétique*, 174, 2013, p. 273-287.
- LANCERAUX, Dominique (1973) : « Modalités de la narration dans La Route des Flandres », in *Poétique*, 14, p. 235-249.
- MOREL, Mary-Annick (1982) : « Pour une typologie des figures de rhétorique : points de vue d'hier et d'aujourd'hui », *DRLAV*, 26, p. 1-62.
- RANNOUX, Catherine (1997) : *L'Écriture du labyrinthe : Claude Simon, La Route des Flandres*, Orléans, Paradigme, coll. « Références ».
- RASTIER, François (2001) : *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF, coll. « Formes sémiotiques ».
- RICARDOU, Jean (1978) : *Nouveaux problèmes du roman*, Paris, Seuil, coll. « Poétique ».
- RICARDOU, Jean, dir. (1975) : *Claude Simon : Analyse, théorie*, Paris, Union Générale d'Éditions, coll. « 10/18 ».
- RICARDOU, Jean & VAN ROSSUM-GUYON, Françoise dirs (1972) : *Nouveau Roman : hier, aujourd'hui, t. II, Pratiques*, Paris, Union Générale d'Éditeurs.
- SALVAN, Geneviève, dir. (2013) : Figure(s) et contexte, *Le Discours et la langue*, 4, 2.
- SIBLOT, Paul (2007) : « Nomination et point de vue : la composante déictique des catégorisations lexicales », in Cislaru et al. dirs 2007 : 25-38.
- SIMON, Claude (1962) : « Entretien. Claude Simon parle », entretien avec Madeleine Chapsal, in *L'Express*, 564, 5 avril 1962, p. 32-33
- (1972a) : « La fiction mot à mot », in Ricardou & Van Rossum-Guyon dirs 1972 : 73-97 (suivi d'une discussion, p. 99-116).
- (1972b) : « Réponses de Claude Simon à quelques questions écrites de Ludovic Janvier », *Entretiens*, 31, Claude Simon, 1972, p. 15-29.
- (1975) : « Claude Simon, à la question », in Ricardou dir. 1975 : 403-406 ; suivi d'une discussion, p. 406-431.
- (1977) : « Un homme traversé par le travail », entretien avec Alain Poirson et Jean-Paul Goux, *La Nouvelle Critique*, 105, p. 32-44.
- (1979) : « Entretien avec Jo Van Apeldoorn et Charles Grivel, 17 avril 1979, de Claude Simon », in Charles Grivel dir., *Écriture de la religion : écriture du roman. Textes réunis par Charles Grivel. Mélanges d'histoire de la littérature et de critique offerts à Joseph Tans*, Groningen/Lille, Centre Culturel Français de Groningen/Presses Universitaires de Lille, p. 87-107.
- (1980) : « Roman, description et action », in Paul Hallberg dir., *The feeling for nature and the landscape of man*, Göteborg, Kungliga Vetenskaps – och Vitterhets – Samhället i Göteborg, p. 79-89.
- SYKES, Stuart (1979) : *Les Romans de Claude Simon*, Paris, Minuit, coll. « Critique ».
- WATINE, Marie-Albane (2014) : « Prévisibilité phrastique et style parlé », in Laure Himy, Jean-François Castille & Laurence Bougault dirs, *Le Style découpeur de réel. Faits de langue, effets de style*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 303-313.
- (2019) : « Discours louches et constructions louches : une approche psycholinguistique », in Claire Stolz & Karine Germoni dirs, *Aux marges du discours rapporté*, Paris, L'Harmattan, p.333-345.
- WATINE, Marie-Albane, YOCARIS, Ilias & ZEMMOUR, David dirs (2020) : *Claude Simon, une expérience de la complexité*, Paris, Classiques Garnier, à paraître.
- YOCARIS, Ilias (2006) : « Une poétique de l'indétermination : style et syntaxe dans La Route des Flandres », *Poétique*, 146, p. 217-235.
- (2008) : « Style et référence : le concept goodmanien d'exemplification », *Poétique*, 154, p. 225-248.
- (2013) : Notice « Référence », in Michel Bertrand dir., *Dictionnaire Claude Simon*, Paris, Champion, coll. « Dictionnaires & Références », tome 2.
- (2016) : *Style et semiosis littéraire*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Investigations stylistiques ».
- (2018) : « La déchosification du monde : holisme scriptural et ontologique dans Leçon de choses », *Texto !*, XXIII, 1, [http://www.revue-texto.net/docannexe/file/4001/texto\\_yocaris\\_nice8.pdf](http://www.revue-texto.net/docannexe/file/4001/texto_yocaris_nice8.pdf).
- YOCARIS, Ilias & ZEMMOUR, David (2010) : « Vers une écriture rhizomatique : style et syntaxe dans La Bataille de Pharsale », *Semiotica*, 181, p. 283-312.
- (2013) : « Qu'est-ce qu'une fiction cubiste ? La «construction textuelle du point de vue» dans L'Herbe et La Route des Flandres », *Semiotica*, 195, p. 1-44.
- ZEMMOUR, David (2008) : *Une syntaxe du sensible : Claude Simon et l'écriture de la perception*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne.

# Modéliser mathématiquement en sciences du langage est utile (et bien sérieux) ?

Cyril Perret (CeRCA UMR 7295 / LMA, UMR 7348 CNRS)

Depuis Auguste Comte (1869, 2010), la science est généralement partagée en trois grands champs disciplinaires. D'abord, il y a les sciences physiques (les sciences dites *exactes*) telle que la chimie. Viennent ensuite les sciences biologiques, telles que les neurosciences ou la médecine. Enfin, il y a les sciences humaines comme la linguistique, la psychologie ou l'histoire. Cette catégorisation s'appuie en grande partie sur la proximité qu'entretient chacun de ces champs disciplinaires avec le langage mathématique (Franc, 2013). La coévolution des sciences physiques et de la formalisation mathématique fait généralement référence pour ce qui est de l'exemple de dialogue entre les deux formes de connaissance. Les sciences biologiques sont réputées comme ayant des échanges très inégaux avec la formalisation mathématique tout en étant conscientes des deux domaines de connaissance. Enfin, les sciences humaines sont perçues comme ayant un statut très « à part » de par le fait qu'en dehors de quelques îlots (p.ex. économie, géographie), l'échange entre la formalisation mathématique et ces disciplines est inexistant. La raison serait un rejet par les sciences humaines de la modélisation au profit du récit, ce dernier permettant de rapporter un nombre beaucoup plus important de détails.

Le point de vue décrit ci-dessus doit être compris aux regards des objectifs de la science. En science, un modèle est un objet abstrait visant à transmettre un maximum d'information sur un phénomène précis. Même si cette définition est très restrictive, elle permet de faire la part des choses entre le modèle et le récit. Lorsqu'un chercheur travaille dans un champ disciplinaire au sein duquel des phénomènes peuvent être décrits à partir d'un nombre limité d'informations et dont l'apparition est régulière voire systématique, le modèle semble le plus adapté. Par exemple en écologie, la description d'une forêt de sapins implique d'indiquer l'essence des arbres, leur taille moyenne et leur proportion au mètre-carré. Avec ce nombre limité d'informations, il est possible de décrire une immense forêt. Dans le cas des phénomènes étudiés en sciences humaines, cette approche ne serait pas possible car le nombre d'informations à inclure dans le modèle serait beaucoup trop important en raison de la nécessité d'être le plus exhaustif possible. Ce besoin se conclurait sur le paradoxe de la carte (un modèle) à l'échelle 1:1, si cher à Borges ou Umberto Eco. Les sciences humaines rejetteraient donc les possibilités de modélisation qu'offre la formalisation mathématique en raison d'un nombre très (trop) important d'informations à rapporter.

Le premier objectif de cette contribution sera de discuter si cette analyse est pertinente en sciences du langage. Comme toute science, ce champ disciplinaire vise à rendre compte d'un ensemble de phénomènes présents dans l'environnement. Plus précisément, nous partons tous, dans notre travail de recherche, de l'observation de certains phénomènes liés au langage, se produisant dans l'environnement humain et pour lesquels nous souhaitons fournir une explication quant à leur survenue. Cela passe, dans un premier temps, par une activité de collecte de ces événements et de taxonomie. Un second temps est ensuite dédié au développement de propositions théoriques à visée explicative. La finalité de cette dernière activité est généralement la proposition de modèles. La possibilité de réaliser ces différentes étapes dans le travail de recherche en sciences du langage s'appuie sur la réalité d'un déterminisme dans les phénomènes langagiers. Autrement dit, il est possible de décrire un ensemble de causes produisant, avec une certaine probabilité, la même conséquence. Ainsi, la régularité des phénomènes et la possibilité de les décrire à partir d'un nombre fini d'informations, fondement de la modélisation, sont présentes. Cette contribution aura pour objectif de discuter plus précisément ces aspects afin de montrer qu'en sciences du langage, les phénomènes peuvent être abordés sous l'angle du modèle.

La seconde question vise à tenter d'expliquer pourquoi il existe un nombre restreint de travaux en sciences du langage dont l'objectif est de proposer des modèles à partir d'un formalisme mathématique adéquat. De multiples réponses peuvent être apportées à cette question, celles-ci étant différentes en fonction de la discipline au sein de laquelle le travail de recherche est réalisé. Nous proposons ici une tentative de réponse en adoptant la position d'un chercheur en psychologie du langage. Dans ce cadre conceptuel, une explication rendant compte de cette constatation d'un nombre très limité de travaux de modélisation à l'aide de formalisme mathématique peut être formulée de la manière suivante : qu'apporte de plus le modèle mathématique en comparaison d'un modèle théorique classique ? Le deuxième objectif de la présente contribution sera de discuter certains éléments de réponses à cette question. En particulier, nous essaierons de montrer que, même si le travail de modélisation ne vise pas à se substituer à celui d'expérimentation, il peut contribuer à la création de nouvelles connaissances (Peschard, 2013).

Comme l'indiquent Townsend et Ashby (1983), "*The ambitious goal of providing an elegant and meaningful explanation of mammalian behavior that provides for predictions of the future behavior is perhaps the most formidable version of the general black box problem*". Depuis les années 1950, les chercheurs en psychologie cognitive se sont donné pour objectif « d'ouvrir » ce que Watson (1913) décrivait comme la boîte noire : le système de traitement de l'information humaine intervenant entre le stimulus et la réponse. L'approche majoritairement utilisée s'appuie sur la méthode expérimentale (Karl Popper, Imre Lakatos, Ronald Fisher, Claude Bernard). Dans ce cadre épistémologique, le chercheur manipule ou

invoque des variables dont il pense que les modalités vont modifier les caractéristiques de la réponse. L'étude systématique des variations de la réponse en fonction des modalités des variables d'intérêt permet de décrire les caractéristiques du système de traitement humain (la boîte noire). L'objectif d'une modélisation mathématique (Townsend & Ashby, 1983) est de trouver un système de traitement, nommé algorithme ou fonction  $f()$ , permettant de passer du stimulus à la réponse. Cette fonction doit pouvoir prendre en considération les caractéristiques du stimulus [S] et celles du système de traitement, l'organisme [O]. Ainsi, en schématisant les choses, un stimulus est présenté à l'organisme (la boîte noire). Ce dernier produit une réponse. L'objectif d'une modélisation mathématique est de proposer une fonction  $f(S,O)$  rendant compte des caractéristiques de la réponse en tenant compte à la fois des caractéristiques du stimulus [S] et de l'état de l'organisme [O]. En travaillant sur [S] et surtout en faisant des hypothèses sur les caractéristiques de [O], il est possible d'explorer précisément le fonctionnement du système de traitement. La troisième partie de cette contribution sera dédiée à décrire plus précisément comment ce type de modélisation mathématique peut être réalisé en psychologie du langage à partir d'exemples issus de travaux de psycholinguistique.

## Références

- COMTE, A. (1869, 2010). *Cours de Philosophie Positive*. London : BookSurge Publishing.
- FRANC, A. (2013). Mathématisation et modélisation, entre histoire et diversité. In F. Raven & M. Silberstein (Eds.). *Modéliser et simuler : Epistémologie et pratiques de la modélisation et de la simulation*. Paris : Editions Matériologiques.
- PESCHARD, I. (2013). Les simulations sont-elles de réels substituts de l'expérience ? In F. Raven & M. Silberstein (Eds.). *Modéliser et simuler : Epistémologie et pratiques de la modélisation et de la simulation*. Paris : Editions Matériologiques.
- TOWNSEND, J.T. & ASHBY, F.G. (1983). *Stochastic modeling of elementary psychological processes*. London: Cambridge University Press.
- WATSON, J.B. (1913). Psychology as the behaviorist view it. *Psychological Review*, 20, 158-177.

## Que peut nous apprendre l'écriture enregistrée en temps réel au sujet des figures de construction ?

Georgeta Cislaru (Clesthia - Sorbonne Nouvelle) et Thierry Olive (CeRCA - Poitiers)

La présente étude propose un regard croisé, linguistique et psycholinguistique, sur les soubassements cognitifs des figures de construction. La réflexion prend appui sur une approche expérimentale bottom-up, qui consiste en l'enregistrement en temps réel du processus d'écriture et son étude chrono-discursive. L'écriture est enregistrée comme un flux temporellement linéaire. Nous cherchons à déterminer si certains dispositifs du processus d'écriture, comme la linéarité et le chunking<sup>1</sup>, peuvent être précurseurs des figures de construction.

Le processus d'écriture est consigné en temps réel grâce à des logiciels de suivi des frappes (cf. Inputlog, Leijten & Van Waes 2006), qui enregistrent les frappes au clavier, les mouvements de souris, la durée des pauses et la durée de production de séquences langagières, en permettant ainsi de dégager des unités linguistiques de performance écrite. En effet, d'un point de vue comportemental, la rédaction d'un texte peut se décrire de la façon suivante : les scripteurs alternent des moments de pauses, sans écriture, avec des moments de transcription continue du texte, pendant lesquels le rédacteur produit de façon ininterrompue des séquences textuelles, que nous appelons des « jets textuels » (le terme original anglais est burst, Chenoweth & Hayes 2001). Ces unités de performance écrite soulèvent une question de fond, celle de la segmentation des unités discursives (mots, groupes, segments phrastiques, etc.) dans l'alternance entre pauses et production textuelle. Cette question rejoint celle de la pertinence des frontières des catégories comme le groupe ou la phrase dans une optique discursive (cf. Béguelin & Corminboef 2016, Béguelin et al. à paraître).

Notre premier objectif en lien avec la problématique des figures de construction, qui touchent à « la manière dont les mots sont combinés et disposés dans la phrase » (Fontanier 1968 [1827], pour reprendre l'appel à communications), sera de vérifier si la segmentation spontanée en temps réel produit des fragmentations syntaxiques pouvant se répondre avec les figures de construction. Il s'agit ainsi de sonder les fondements cognitivo-discursifs de ces figures. Nous prêterons une attention toute particulière aux cas où les marques de ponctuation forte ne sont pas produites au fil du processus mais introduites après coup, ainsi qu'aux jets textuels organisés autour d'un point, tel un syndrome d'apnée du sommeil. Des

<sup>1</sup> Défini comme la transformation qualitative des données segmentées en les regroupant sur la base d'informations combinatoires sémantiques et pragmatiques.

tests ont été effectués dont nous attendons les résultats.

Seront convoquées à ce stade les catégories opératoires suivantes :

- L'amorçage (*priming*), défini, en linguistique et en psycholinguistique, comme le lien entre une amorce et une cible, l'amorce générant une attente de cible en vertu de l'expérience que les sujets ont acquise au niveau du traitement ou de la production langagière.
- La complétude, en tant que propriété d'une séquence langagière dont les places morphosyntaxiques ou sémantiques requises sont remplies.
- La finitude, qui correspond à l'état de fait où aucune complétion supplémentaire n'est attendue.
- L'accrétion, définie comme le regroupement sémantiquement pertinent d'unités linguistiques, en fonction d'une relation d'un type donné, sémiotisée par un attracteur de jonction.

Compte tenu de l'approche « en production », des dynamiques qu'elle implique et de sa séparation conventionnelle de l'interprétation, il faudra situer les phénomènes observés dans une zone tampon entre syntaxe, énonciation et visée de textualisation.

Notre second objectif sera de nous pencher sur une étude de cas — des pastiches de genre ou de style (littéraire ou non littéraire) produits par des étudiants de Master — afin d'adopter une démarche inverse, en observant la manière dont sont produites et segmentées en temps réel certaines figures de construction.

## Bibliographie

- AUER Peter, 2005, « Projection in interaction and projection in grammar », *Text – Interdisciplinary Journal for the Study of Discourse* 25(1), p. 7–36.
- BÉGUELIN Marie-José, CORMINBŒUF Gilles (éds), 2016, « Phénomènes d'attente et de projection », *Langue Française* 192.
- BÉGUELIN Marie-José, CORMINBŒUF Gilles, LEFEUVRE Florence (dir.), à paraître, *Types d'unités et procédures de segmentation*, Li-moges : Lambert Lucas.
- CHENOWETH, Norton Ann, HAYES, John R. 2001. « Fluency in Writing : generating text in L1 and L2 ». *Written Communication* 18 (1) : 80–98.
- CISLARU Georgeta, OLIVE Thierry, 2018, *Le processus de textualisation*, Bruxelles, De Boeck.
- FONTANIER Pierre. 1968. *Les figures du discours*. Paris, Flammarion.
- FUCHS Catherine, LE GOFFIC Pierre. 2011. « L'hyperbate est-elle toujours à droite ? ». A.-M. Paillet, C. Stolz (dir.) *L'Hyperbate. Aux frontières de la phrase*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, p. 89-102.
- GAUTIER Antoine. 2012. « La Pause et l'effet » : hyperbate et segmentation graphique ». In A.-M. Paillet et C. Stolz (dir.) *L'Hyperbate. Aux frontières de la phrase*, Paris, PUPS, p. 103-116.
- GAUTIER Antoine, BARBET Cécile, PERRET Cyril. 2015. « Les ajouts après le point. Données expérimentales ». In A. Gautier, L. Pino Serrano, C. Valcarcel, & D. Van Raemdonck (éds) *Complémentation*. Peter Lang, p. 77-106.
- LEIJTEN Mariëlle, VAN WAES Luuk, 2006, « Inputlog: New Perspectives on the logging of on-Line writing », in G. Rijlaarsdam (Series éd.), *Studies in Writing, Vol. 18*, and K.P.H. Sullivan, E. Lindgren (éds), *Computer Keystroke Logging and Writing: Methods and Applications*, Amsterdam, Elsevier, p. 73-94.
- MEDIMOREC, Serdan, RISKO Evan F., 2017, « Pauses in written composition: on the importance of where writers pause », *Reading and Writing: an Interdisciplinary Journal* 30, p. 1267–1285.
- SALVAN Geneviève, 2013. « Les figures de construction à la lumière de l'énonciation ». *L'information grammaticale* 137, Peeters Publishers, Les figures vues par la linguistique contemporaine, p.38-42.